

folio  
POLICIER



**CARYL  
FÉREY**

THRILLER

**Haka**



Caryl Férey

# Haka

*Édition revue*

Gallimard

© *Éditions Baleine – Le Seuil, 1998, 2000.*  
© *Éditions Gallimard, 2003, pour la présente édition.*

Caryl Férey, né en 1967, écrivain, voyageur et scénariste, s'est imposé comme l'un des meilleurs espoirs du thriller français avec la publication de *Haka* et *Utu* (prix Sang d'Encre 2005 de la ville de Vienne, prix Michel Lebrun 2005 de la ville du Mans et prix SNCF du polar 2005) consacrés aux Maoris de Nouvelle-Zélande. Cette révélation s'est confirmée en 2008 avec *Zulu*, Grand Prix de littérature policière 2008 et Grand Prix des lectrices de *ELLE* Policier 2009. Caryl Férey est également, rocker dans l'âme, le père littéraire de Mc Cash, un flic borgne sans prénom croisé dans *Plutôt crever* et dans *La jambe gauche de Joe Strummer*.



*À Tom Hunt, Kieren Barry  
& Francesca King,  
gens de Nouvelle-Zélande.*





*J'ai bien reçu  
Tous les messages  
Ils disent qu'ils ont compris  
Qu'il n'y a plus le choix  
Que l'esprit qui souffle  
Guidera leurs pas  
Qu'arrive le dernier temps où  
Nous pourrons parler  
Alors soyons désinvoltes  
N'ayons l'air de rien...  
Quand la pluie de sagesse  
Pourrit sur les trottoirs  
Notre mère la Terre  
Étonne-moi*

TOSTAKY



PREMIÈRE PARTIE

EXTRAIRE LE DARD  
D'UNE GUÊPE EN VOL



Naturellement. C'était forcément une chose vomie mille fois qui lui tordait le ventre. Et chaque matin, Jack Fitzgerald pouvait mesurer l'ampleur du chaos ; une partie d'infini qu'aucun stratagème mathématique ne comblerait jamais. Il l'avait juré.

Sa famille avait disparu. Depuis, Jack allait se réfugier dans la chambre isolée au fond du couloir, celle de la gamine. Il n'en ressortait qu'à l'aube, moribond, sans larmes, à moitié fou. Outre les photos, exposées aux murs par dizaines, il avait réuni là dossiers, ordinateurs, cartes d'état-major, témoignages divers et autres rapports de police liés à leur disparition. De cette histoire, Jack connaissait tout mais ne savait rien. Avec le temps, la chambre de la petite était devenue son bureau parallèle, une sorte de cimetière sans tombe : tant qu'on n'aurait pas retrouvé les corps, il resterait son propre fossoyeur — et accessoirement capitaine de la police d'Auckland.

Ce petit manège durait depuis bientôt vingt-cinq ans. Fitzgerald en avait aujourd'hui quarante-cinq et semblait peu à peu vers le Pandémonium de son seul imaginaire. Car ce qui le poussait à se réfugier dans le

bureau secret relevait plus du comportement psychotique que du rite obsessionnel. Dans le langage psychiatrique, la fonction était précise : il entretenait son délire.

D'après les experts, c'était la seule façon de guérir.  
D'après lui, c'était la seule raison de vivre.

Jack habitait Mission Bay, une de ces agréables bicoques posées sur pilotis, en équilibre entre les flancs des collines et la baie d'Auraki. À l'image des femmes qu'il côtoyait à l'occasion, les pièces étaient reléguées à des endroits de passage : la cuisine servait à manger, le salon à recevoir — ce qui n'arrivait pas — et la chambre à coucher. Sous le préau, un vestibule stockait le bordel accumulé depuis toutes ces années (il s'agissait en majorité des affaires d'Elisabeth, affaires qu'il ne s'était jamais vraiment résolu à jeter). Il avait longtemps gardé la photo de sa femme sur la table de nuit, une photo en noir et blanc où elle semblait incroyablement jeune, et puis il l'avait jetée, un jour de grand vent...

Le jour se levait, encore timide. Jack passa un œil par la fenêtre du bureau. En contrebas, le très sélect Yacht Club de Mission Bay faisait dodeliner ses mâts enrubannés de fanions. Plus loin, la baie clapotait mollement sous les tiédeurs de décembre. Jack se leva sans un regard pour les photos accrochées aux murs, ferma la porte comme si la petite venait de s'y endormir et marcha dans ses pensées jusqu'au bar de la cuisine. Un bar américain comme on dit, avec une cafetière entartrée et des empreintes de tasses vieilles d'une semaine.

Il s'étira sous les crépitements monolithiques de la

machine. Ce soir, on fêtait Noël. Dans la maison, le silence pesait son poids d'absence.

Sept heures du matin. Fitzgerald avait beau les piétiner, ses pensées se relevaient de tout. Même d'un oubli. Il songea à sa femme : peut-être qu'à ce moment précis Elisabeth hurlait quelque part, peut-être qu'elle lui crachait ses cordes vocales à la figure pour qu'il la sauve, la sauve enfin, peut-être même qu'elle n'avait plus que des cancers dans la gorge à force d'avoir crié comme ça après lui. Peut-être.

Vingt-cinq ans, ça fait beaucoup d'échos.

Tocsin de ses mauvais pressentiments, la sonnerie du téléphone retentit dans son coin de salon. Il décrocha, une cigarette à la bouche pour ramasser les poubelles d'une nuit trop courte.

La voix du sergent Bashop s'englua dans la mélasse de vingt-cinq années de gueule de bois.

— Fitz ? On vient de trouver une fille sur la plage de Devonport. Morte.

Mauvais miracle, il retrouva tous ses esprits.

— Quand ça ?

— Au petit matin. Des promeneurs.

— Homicide ?

— On dirait. La fille a le sexe scalpé.

— Hein ?

— Le pubis a été scalpé, s'enroua Bashop. Pour le reste, faudra voir le rapport d'autopsie.

Jack réfléchit à toute allure : Elisabeth, Elisabeth... avec un peu de chance, il y avait peut-être un rapport, un lien, une chose lointaine, un espoir, n'importe quoi...

— J'arrive.

— Attendez ! Il faut d'abord que vous passiez au bureau. Le professeur Waitura vous y attend. Ordre

du procureur du district. Waitura est une spécialiste en criminologie. De l'université de Christchurch.

L'île du Sud. Autant dire le trou du cul du monde.

— Bon, et elle est comment ?

— Mieux foutue que sa gueule, si vous voulez mon avis !

— Non.

Jack raccrocha ; Bashop lui laissait la sensation d'une feuille d'aluminium sur un plombage.

Une femme. N'importe quoi. Continuant de maugréer, il s'habilla d'un costume sixties acheté aux puces de Newmarket un jour de petite déprime, d'une paire de chaussures anglaises et d'un visage passe-partout, histoire de faire bonne figure. La dernière gorgée de café avait un goût de réglisse. Fitzgerald ouvrit la porte qui menait au préau, porte qu'il fit claquer comme un juron dans son dos.

Dehors, la température grimpaît déjà dans le ciel malade. Le regard du policier hoqueta sur une Honda gris métallisé garée en bordure de la maison. Il allongea le cou vers le jardin où sa femme de ménage replantait quelques fleurs amochées ; avec le soleil brutal de l'été, leurs pétales colorés avaient commencé de se flétrir.

Helen aimait les fleurs vivantes. Lui, ça dépendait des fois.

Sentant qu'on l'observait, la femme se retourna. Malgré ses efforts, Jack avait sa tête des mauvais jours : les épaules renfrognées dans son mètre quatre-vingt-huit, le cheveu salé sur les tempes, les traits ciselés sur sa peau mate, la tendresse anéantie au fond de tout ça, et aussi des yeux ardents, des yeux de cinglé, vert foncé, avec de jolies taches jaunes à l'intérieur.



« Désespoir stationnaire », évalua Helen en connaisseur.

La femme de ménage lui adressa un signe de la main, un sourire timide. Un pétale de rose blanche s'était accroché à son gilet bleu. Au lieu de lui dire, il se contenta d'un bref bonjour avant de monter dans sa voiture, une Toyota à boîte automatique.

Jack Fitzgerald détestait les automatiques. Helen, ça dépendait des fois — son amour l'agaçait.

\*

Partant de Mission Bay, la mer vous accompagnait jusqu'à Auckland. Après le pont de Tamaki et l'aquarium de Kelly Tarlton, sorte de Cousteau local, les beaux quartiers de Parnell s'étendaient jusqu'à la City : boutiques européennes du dernier chic, restaurants aux enseignes soignées, terrasses animées de golden boys pas trop pressés de s'enrichir, tout était réuni pour évoquer le bien-être discret d'un pays oublié en bas à droite du planisphère.

Fitzgerald remonta l'avenue à vive allure, chassant les mémères fardées contre les trottoirs, puis bifurqua à Newmarket pour atteindre le centre-ville et ses buildings couleur ciel. Auckland s'éveillait sous les effluves de croissanteries françaises. Traversant les zébras de Shortland Street, un jeune avocat s'énervait après le nœud de sa cravate. Pendant que la radio locale délirait à pleins tubes, Jack pensait à tous ces abrutis — les gens. Pour eux, il n'était qu'un phénomène d'acculturation modèle, un Maori de seconde souche qui aurait grandi parmi les flics jusqu'à en définir l'élite, le symbole d'une justice pour tous, une

sorte de totem avec des squelettes vivants qui tournent autour.

Les huiles locales le prenaient sans doute pour un de ses gnomes en mal de rédemption, lui, l'activiste de l'ombre, des campus, organisateur d'émeutes pour défendre les droits de ses frères, mais tout ça c'était hier. Aujourd'hui Fitzgerald dédaignait la gloriole qui lui traînait au cul comme un chien sans maître, il avait même un franc mépris pour ceux qui l'admiraient et une sourde haine pour « Fitz », le surnom dont ils l'affublaient.

Hickok figurait parmi ceux-là. Jack se demanda pourquoi le procureur du district avait demandé l'assistance d'une criminologue. Jusqu'alors, un contrat silencieux s'était instauré entre les deux hommes. L'un devinait tout de l'autre, et inversement. Leurs méthodes différaient : ils pouvaient ainsi se mépriser poliment.

Hickok était un homme intelligent, pragmatique, il inspirait confiance à ceux qui l'avaient mis là, obtenait d'excellents résultats à la tête de la police d'Auckland et les déviances névrotiques de son flic d'élite ne l'intéressaient pas beaucoup : pour lui, Fitzgerald était un mauvais survivant, une espèce naviguant en eaux troubles qui, faute de certitudes, cultivait un mythe inutile et sinistre. Hickok, fin psychologue, savait parfaitement qu'à quarante-cinq ans la vie de Jack Fitzgerald était finie : c'est sa mort qu'il soignait tous les jours.

Il fallait faire avec.

La Toyota se gara sur Fanshawe, centre d'activités tertiaires parmi lesquelles le commissariat tirait son building flambant neuf du jeu — à savoir un business

d'État très lucratif. L'avenue longeait Freemans Bay, port mythique où les monocoques de la Whitbread se refaisaient une beauté avant d'affronter le cap Horn.

Fitzgerald ne faisait plus de bateau. Pas le temps. Il grimpa les quelques marches qui le séparaient du hall marbré, croisa Osborne, son meilleur adjoint, cueillit un dossier à la volée et disparut dans un ascenseur où souriait benoîtement un vigile en uniforme. Après quoi il traversa un couloir sous les applaudissements polis des claviers d'ordinateurs et poussa la porte du bureau d'Hickok.

Luxe patiné, cuir, aquarelles, moquette sombre, bois noble, odeur de papier et d'encre fraîche, l'endroit était soigné mais clinquant.

Assise sur une chaise, une femme.

Plus loin, dans un fauteuil rotatif visiblement confortable, le procureur et ses yeux d'un bleu clair à y toucher le fond.

— Fitz, je vous présente le professeur Waitura, experte en criminologie.

— Psychopathologue experte en criminologie, rectifia la fille depuis sa chaise.

Hickok laissa dériver un filet d'ironie.

— Professeur, je vous présente le capitaine Fitzgerald...

— Capitaine, fit-elle en tendant sa main droite.

Jack la serra mollement. Il détestait ça. Avec un peu de chance, elle aussi.

— Fitz, vous allez travailler avec le professeur Waitura, annonça le procureur.

— Je n'ai besoin de personne. Pas jusqu'à présent...

Sous ses airs revêches, il voulait bien risquer son

existence mais pas celle d'une femme. Tout, mais pas les femmes. Elles lui avaient appris à pleurer mais il les aimait bien. Il n'avait jamais su leur dire mais ça n'avait rien à voir. Aujourd'hui, Hickok jouait avec le feu, vent de face.

C'est elle qui intervint la première :

— Ma fonction n'est pas de vous freiner dans vos investigations mais simplement de vous aider à retrouver le coupable.

— Ah oui ? fit-il en regardant sa montre, une Swatch pourrie, démodée depuis mille ans.

— Je continue mon bla-bla ?

— Je vous en prie.

— Je peux vous éclairer dans vos recherches. Mon travail consiste à repérer les malades afin de les soigner. Le tueur est vivant. Je veux le trouver. Avec ou sans vous. Le meurtre de cette nuit ressemble comme deux gouttes d'eau à celui commis sur Irène Nawalu et je connais bien le dossier. Je peux vous aider.

Las du cliché du loup et de la brebis, Jack se tut. De toute façon, il trouverait bien un moyen de déguster cette jeune aventurière. Tout était une question de temps. Il écouta peu le discours volontaire de la criminologue mais observa ses traits : un visage dur, sans fantaisie, une bouche un peu sèche, une bouche pas habituée à rire mais avec de belles lèvres, quelques taches de rousseur égarées çà et là, des cheveux châtain clair qu'elle avait attachés pour se vieillir, des sourcils sombres, pas commodes, une peau mate sans fond de teint et des yeux noisette tout croquants d'intelligence. C'était son seul charme.

Waitura cessa de parler, épousseta le pli de sa jupe qui n'en avait nul besoin et regarda le policier dans les

yeux. Il la trouva assez insolente. C'était plutôt bon signe.

— Bien, je vois que vous avez fait connaissance, conclut Hickok depuis son siège pivotant. Vous avez une semaine pour trouver le sauvage qui commet ces crimes. Je compte sur votre entente.

La jeune femme s'était levée et, à sa plus grande surprise, Jack constata que le sergent Bashop n'avait pas tort : Ann Waitura était bel et bien mieux foutue que sa gueule.

Au large le soleil avait l'eau à la bouche. Même les ferries cherchaient un peu de fraîcheur sous les docks où quelques Maoris s'évaporaient en rotant leur première bière. La dernière s'échangerait avec quelques gnons dans un des hangars bruyants du port, quand la Steinlager a parfois un goût de dent cassée.

La Toyota quitta le motorway et prit la direction de Devonport. Waitura lisait ses notes sans prendre garde aux mèches blondes de son chignon qui tentaient de s'enfuir par la vitre ouverte. Experte en criminologie, Ann Waitura avait l'habitude des affections les plus bizarres : s'entendre avec un flic comme Fitzgerald ne l'émouvait donc pas outre mesure. D'ailleurs, ce type n'avait pas l'air si méchant. La carapace ôtée, il resterait un homme comme un autre, c'est-à-dire capable du meilleur en se débattant pour éviter le pire.

Il alluma une cigarette.

— Qu'en pensez-vous, doc ?

— Je ne suis pas docteur, capitaine : tout ce que je sais, c'est qu'on n'a jamais retrouvé le meurtrier d'Irène Nawalu et qu'aujourd'hui une fille a été assas-

sinée dans des conditions similaires. Les mêmes atrocités sur le même type de femme.

— Type ?

— Des Polynésiennes. Âge similaire. Retrouvées toutes les deux sur une plage. La première du côté d'Arapawa, sur l'île du Sud, et aujourd'hui Devonport, île du Nord. Soit cinq ans et quatre cents kilomètres d'écart entre les deux meurtres. Étrange. Normalement, ce genre de tueur récidive dans l'année qui suit. Pourquoi avoir attendu si longtemps ?

— Vous m'avez l'air bien renseignée...

— J'ai fait ma thèse sur l'affaire Nawalu.

— Vous aviez quel âge ?

— Vingt-quatre ans. J'en ai vingt-six, si c'est ça que vous voulez savoir. J'espère que ça ne vous gêne pas ?

Il haussa les épaules. Bizarre. Waitura était jeune, dynamique, ambitieuse, un cerveau plein de diplômes et de mentions s'imaginant détenir le pouvoir exclusif du pragmatisme médical, mais quelque chose le dérangeait chez elle. Jack ne savait pas quoi. Et ça l'agaçait. Il dit :

— Vous qui semblez connaître le dossier de la première victime, que pensez-vous du tueur ?

— Il y a différents cas de figure, dit-elle : notre homme peut être un déséquilibré mental, un fou sanguinaire frappant au hasard de ses rencontres. Mais je ne le crois pas : un maniaque n'aurait pas attendu cinq ans pour renouveler ses exploits. Entre les deux, un chemin de croix... (Ses yeux noisette brillèrent à l'éclat du soleil.) Si vous voulez mon avis, je pense que les victimes sont pour lui des symboles. Il y a trop de similitudes dans ces homicides, et forcément une explication rationnelle...

Une passionnée. C'était déjà ça.

— Tout ça c'est de la théorie. Vous êtes sûre de ce que vous avancez ?

— Je ne suis pas une femme d'hypothèse. J'en ai émis une seule dans ma vie, concernant mon mari, et il m'a fallu la révoquer au bout de trois mois. Depuis, je fuis les hypothèses, si vous voyez ce que je veux dire...

— Vous êtes mariée ?

— J'étais, rectifia-t-elle d'un ton égal.

— Ah.

La chaleur semblait figer les véhicules sur l'asphalte. Décidément, cette petite avait la répartie facile. Une garde, peut-être. Waitura n'était vraiment pas le genre de femme à se tromper de mari. Elle trancha au beau milieu de ses supputations :

— L'homme que nous recherchons peut très bien être quelqu'un de socialement élevé, spirituel, drôle même...

— J'en doute.

Jack n'avait qu'un seul doute : il concernait la disparition de sa famille.

Waitura n'avait pas un millième de ses certitudes.

— Et pourquoi donc ?

— Mon instinct de flic. Ou n'importe quoi d'autre qui crie dans la tête pour qu'on l'écoute. Pourquoi avoir choisi d'étudier ce dossier ?

Waitura avait trop de choses à cacher pour se laisser surprendre.

— La mutilation du sexe a une signification précise. Je veux la trouver. Celui qui a fait ça n'est peut-être pas un monstre mais un homme malade, victime d'un traumatisme. Cet homme a souffert. Je peux l'ai-



der. Platon, pour ne citer que lui, a bien différencié le coupable incorrigible qu'il faut isoler et le coupable récupérable qu'il s'agit d'amender avant de le rééduquer.

— Je me fous de Platon.

— Vous avez tort. Savez-vous par exemple que les grands drogués ont en majorité souffert d'inceste durant leur enfance ?

— Et alors ?

— Vous traitez l'effet. Moi, la cause. Appelez ça de la tolérance idéaliste si ça vous chante. Je n'aime pas la répression. (Une colère discrète rougissait le front de la criminologue.) Quand vous aurez la preuve de sa culpabilité, vous vous empresserez d'éliminer notre homme ?

— C'est l'idée que je vous inspire ?

— Dois-je vous rappeler le contenu de votre dossier et les tueries qui y figurent ?

Il lui montra une paire de canines.

— Et que dit-il d'autre, ce dossier ?

— Secret professionnel, vous le savez tout aussi bien que moi, capitaine ! railla-t-elle.

— Faut pas croire tout ce qu'on dit.

— Heureusement, autrement je vous prendrais pour un psychopathe du crime commis en toute impunité !

Waitura venait de remarquer les croûtes de sang sur les jointures de ses mains.

— Quoi d'autre ?

— Je peux être franche ?

— Je vous le conseille presque amicalement.

— Vous avez des collaborateurs, des rats de bureau qui vous mâchent le travail, mais vous évoluez sans filet sur le terrain, ce qui vous dispense de rendre des

comptes quant à votre attitude jugée aujourd'hui discutable. Comme tous les hommes qui souffrent mal, vous vous vengez. Mais méfiez-vous, capitaine : on vous a à l'œil et, depuis quelque temps, vous êtes sur le gril... (Elle continua de divulguer le secret professionnel dont elle n'avait que faire.) Dernièrement, vous avez tué trois hommes et...

— Légitime défense ! gronda-t-il comme si ces deux mots étaient capables de camoufler ses vagues remords.

— C'est ainsi qu'on vous a sorti de la panade mais cela risque d'être la dernière fois.

Jack tenait bon le volant de sa voiture. Ses escapades nocturnes, ses cognes arbitraires, ses coups de folie destructrice, Hickok savait tout. Ses mâchoires écrasaient de l'ivoire par blocs entiers mais mine de rien, cette jeune provinciale venait de lui rendre un sacré service... Il alluma une nouvelle cigarette. C'était la troisième depuis Auckland.

— Vous fumez trop, capitaine.

— Oui, et des fortes, de celles qui défoncent les poumons. N'allez pas chercher de désir suicidaire là-dedans, ce sont simplement celles que je préfère.

Elle haussa les sourcils pour économiser un rire. Encore un petit effort et leur relation virerait à la franche camaraderie.

À la lecture de son dossier, ce type ne lui avait pas du tout plu mais Ann commençait à s'y faire : Fitzgerald avait des traits trop fins pour une brute épaisse. Son père, Maori de souche, lui avait légué le teint mat des gens des îles, un nez légèrement épaté, une carrière de All Blacks à la retraite et de puissants maxillaires qui donnaient à son visage une incontestable

dureté — son centre de gravité. De sa mère, venue d'Écosse, il avait volé les yeux vert feuille et une douceur suspecte sur les lèvres.

Fitzgerald devait plaire à certaines femmes — celles qui s'imaginent qu'il y a toujours quelque chose à sauver d'un homme perdu. La violence était sa drogue, sa faiblesse, le mépris qu'il avait de lui-même. La criminologue avait parcouru son dossier : comme la plupart des Néo-Zélandais, Jack avait joué au rugby, mais son tempérament l'avait poussé à une carrière de boxeur universitaire. Il fit quelques combats avant de tomber sur un de ces Maoris de cent quarante kilos capable de vous broyer les côtes d'un seul crochet. Fitzgerald sut ce jour-là qu'il n'était pas le plus fort, l'accepta plutôt bien et vécut avec en bonne intelligence. Au début des années soixante-dix, il avait plus ou moins milité pour le parti travailliste et œuvré pour l'insertion des Maoris. Alors étudiant, ses positions gauchistes lui valurent peu d'amis bien placés. Sa rencontre avec Elisabeth avait marqué la fin de sa carrière d'émeutier. Le dossier ne disait pas grand-chose sur cette femme. On savait juste que c'était une petite étudiante de dix-huit ans avec laquelle il s'était marié à la va-vite. Ils avaient eu un enfant, Judy. Leur disparition demeurait un mystère. Le reste du dossier mentionnait ses talents d'enquêteur et son courage dans les affaires les plus sales. Ce type était incorruptible, trop détaché du matériel pour s'y complaire. Et il était malade. C'est ce qu'elle aimait chez lui. Ça et toute cette tendresse qui hurlait pour qu'on la sorte de là...

Les pancartes devinrent plus rares. En filant vers le nord, la population s'étiolait. Une succession de champs incultes défila sous leurs yeux.

— Que savez-vous des gamines ? demanda-t-il en expédiant la fumée de sa cigarette par la vitre.

— Pas grand-chose. Irène, la première victime, travaillait dans un petit magasin de fleurs. D'après les témoignages recueillis, Irène était ce qu'on appelle une pauvre fille qui réussissait à vendre des fleurs sans se tromper en rendant la monnaie. Sa patronne, une veuve âgée, la prenait plus par bon cœur que par nécessité. Irène était aussi connue pour être une fille facile avec les garçons. Une piste qui n'a jamais abouti. On a épluché l'alibi de ses petits amis mais aucun d'eux n'avait le profil d'un tueur. En fait, Irène sortait beaucoup mais couchait peu.

— Une allumeuse ?

— Plutôt une fille naïve, romantique, un peu idiote, mais pas une traînée. Son cadavre a été retrouvé environ cinq jours après sa mort, on n'a jamais pu déterminer si le meurtrier avait abusé sexuellement d'elle ou non...

— Les choses sont différentes en ce qui concerne Carol Panuula : elle a été tuée la nuit dernière.

De la dernière victime, ils ne connaissaient que le nom — on avait trouvé ses papiers sur elle — et le job qu'elle exerçait — employée à l'abattoir du coin...

Ils n'échangèrent plus le moindre mot : Devonport se profilait derrière le pare-brise moucheté d'immondices.

Au large, l'été infusait dans le Pacifique.

Devonport était une petite ville où les retraités mollaient dans les cafés italiens durant la saison estivale. De l'autre côté de la baie, les docks d'Auckland se profilaient. Cinq mille personnes vivaient dans cette paisible station balnéaire, avec son port de pêche entouré

d'arbres et de collines. Une grande rue divisait la ville touristique, flanquée de drugstores, boutiques dernier cri et autres fish'n'chips où le poisson se mange frais dans du papier gras. Quelques exilés du Tonga ou des îles Fidji regardaient passer l'ennui, assis sur le trottoir. Ça et là vauquaient des gamins en rollers, une ou deux filles à la mode et, pour la plupart, des gens coincés entre deux cultures si différentes — anglaise et polynésienne — qu'ils ne savaient toujours pas vers laquelle incliner.

Bref, on y vivait au ralenti depuis un siècle jusqu'à ce matin de décembre. La nouvelle de « la fille morte » relayée par les médias avait déjà fait le tour du comté, propageant une fièvre malsaine.

Fitzgerald traversa le hall de l'institut médico-légal. Dans son dos, les regards convergeaient sur les formes d'Ann Waitura. Après avoir montré sa carte d'un revers de la main, il fila directement au sous-sol. Ils entrèrent sans frapper dans la chambre mortuaire et découvrirent aussitôt le cadavre étendu sur le lit d'acier : Carol Panuula leur souriait. Son visage était livide, comme vidé de son sens commun.

Ann Waitura eut un brusque haut-le-cœur en voyant son sexe, torsion intestinale qu'elle réprima. Jack se contenta de respirer très fort pour remplir ses poumons au plus vite ; une violente odeur de mort flottait dans l'air.

Mc Cleary était encore penché sur la victime quand Fitzgerald fit les présentations. Remarquant enfin la présence de l'experte, le coroner arrêta la course de son scalpel.

— Dis donc, Jack, c'est pas souvent que tu sors accompagné !

Mc Cleary haussa les sourcils et sourit à la criminologue.

— Prof, je vous présente Mc Cleary, le meilleur médecin légiste du pays.

Sans gêne, le coroner admira les seins avenants de la jeune femme sous le tissu du tailleur.

— Enchantée, fit-elle en comprimant sa poitrine, trop forte à son goût.

— Rassurez-vous, je suis marié, sourit Mc Cleary dans une franche poignée de main. Mais ça n'empêche pas d'apprécier les jolies choses...

Engoncé dans une blouse blanche qui laissait peu de place à son corps d'athlète, Mc Cleary allait vers une quarantaine tranquille. C'était un de ces bons bébés élevés au lait de ferme et aux grands bols de céréales, les cheveux épais parsemés de gris, une grosse moustache qu'on qualifie de sympathique, moustache dont les longs poils se mêlaient à ceux des narines. Il aimait les enfants, surtout les siens, son métier, les sports violents, son vieux pote Jack et l'aspect pacifiste de son pays. Et par-dessus tout Mc Cleary aimait les femmes.

— Si nous passions à ce qui nous intéresse, proposa-t-elle.

— Si vous êtes capable d'entendre ce que je vais vous raconter...

Nue, Carol paraissait incroyablement jeune. La petite rigole qui entourait son lit de mort était déjà remplie de sang. La Polynésienne reposait, les membres et les seins flasques, un étrange sourire figé sur son visage sans beauté. Mises à sac, plusieurs parties du corps étaient proprement repoussantes.

— J'ai presque terminé d'examiner le corps, commenta Mc Cleary. Le meurtre se situe vers quatre

heures du matin. Carol Panuula n'a pas été violée. Aucune trace de sperme dans le vagin, ni sur le reste du corps. En revanche le pubis a été découpé, et une partie des lèvres. On n'a pas retrouvé le scalp. Le clitoris a été également sectionné. Quant à l'arme, elle était tranchante : couteau, rasoir... J'ai envoyé les résidus d'acier au labo. Nous en saurons plus long après l'analyse. En revanche, l'utérus, les trompes et les cloisons vaginales n'ont pas été touchés...

Ann Waitura avait les yeux rivés sur le sexe mutilé de Carol et ne pouvait plus s'en détacher.

— Comment la fille a-t-elle été tuée ? demanda Jack.

— Étranglée.

Le policier perdit pied un court instant. Étrangement... Il réprima une grosse nausée d'adrénaline

— Elisabeth.

— Difficile de savoir si le tueur a commis ces atrocités avant ou après le meurtre, poursuivit Mc Cleary, mais il y a de fortes chances qu'il l'ait tuée d'abord : je n'ai relevé ni griffures, ni contusions, ni traces de peau sous les ongles de la victime. Je suis navré mais vous allez être déçus : pas de cheveux, pas d'empreintes, pas de sang, pas de poils, jusqu'à présent je n'ai rien trouvé.

— Et les traces de strangulation ? renchérit Fitzgerald, soudain pâle.

— Les marques d'un homme, assura le coroner. D'abord, je doute qu'une femme puisse étrangler une fille aussi robuste que Carol, et l'emplacement des doigts sur le cou est trop espacé pour qu'il puisse être l'œuvre d'une femme...

— Élabore un petit scénario, proposa Jack.

Mc Cleary fit la moue :

— Eh bien, d'après moi, Carol connaissait le meurtrier. Vu l'heure, je suppose qu'ils sont sortis ensemble. Après quoi ils se sont baladés en bord de mer. Là, le tueur l'a étranglée avant de lui infliger son petit rituel. Vous vous souvenez du meurtre d'Irène Nawalu ?

— Oui. Même crime, mêmes circonstances. Je ne m'occupais pas de cette affaire à l'époque mais le professeur Waitura est une spécialiste...

Ann décrocha enfin ses yeux de la morte. Une teinte rose colora ses joues : elle revenait à la vie.

— Oui... Oui...

Jack n'insista pas.

— Que portait la victime ?

— Un petit ensemble assez sexy, répondit Mc Cleary en reluquant ses jambes. À part ça, elle avait un sac à main. Le meurtrier n'a touché ni à l'argent, ni aux papiers. Tout est consigné dans le rapport...

— Je l'ai lu. Autre chose ?

— Pas pour le moment. Je te rappellerai dès que j'ai du nouveau concernant l'arme du crime. Mais avec les fêtes et les congés, ce ne sera pas avant demain ou après-demain.

— Hein ?

— Je suis tout seul ici et les laborantins sont tous en vacances. Ce soir, c'est le réveillon de Noël : excuse les gens d'avoir une vie de famille.

Jack saisit la perche.

— Au fait, comment va la tienne ?

— Impeccable. Les gosses n'en branlent pas une à l'école, ma femme trouve que je pue la mort et je viens de perdre mon chien.

— Lucky ?



— Oui. Enfin, pas si chanceux que ça : il s'est fait écraser en traversant la route...

Jack hocha la tête et se tourna vers Waitura. La criminologue méditait, genre sphinx face à l'armée de Marc Antoine.

— Bon, allons faire un tour sur la plage...

Elle acquiesça. Mc Cleary se frottait le menton à l'aide de son scalpel.

— Salut, Jack. Salut, mademoiselle.

— Madame, rectifia-t-elle.

Et Waitura fit un sourire narquois qui transformait radicalement son visage jusqu'alors austère.

Jack abandonna son ami d'un signe de la main et quitta les lieux après avoir laissé passer la jeune femme devant lui.

Il appelait ça de la « gentlemanie ».

Karekare. Une plage titanesque fouettée par les vents. Le sable était noir, les dunes rondes, les herbes d'un vert piquant. Planté dans l'océan comme une statue commémorant les noyés, un rocher s'élevait, véritable forteresse au milieu des éléments déchaînés. Et la mer, inlassable puncheuse, s'écroulait par paquets vivants sur la plage déserte. Ici, le courant était si fort que les surfeurs ne s'y aventureraient qu'à leurs risques et périls. D'ailleurs, si le décor était sauvage, les pancartes indiquaient aux novices qu'en ces lieux de démesure, mieux valait se faire tout petit...

Pour arriver chez John, une route abrupte serpentait à travers un bush épais, constitué de fougères géantes et de fleurs rarement domestiquées. Cette route, personne ne la remontait à vélo. Même la descente était dangereuse. Mais l'émotion était nette lorsqu'on découvrait la longue plage, cernée de loin par des monts fabuleux : Karekare.

En arrivant sur la droite, tel le gardien fatigué du parc naturel, une bâtisse que l'on aurait cru abandonnée faisait autrefois office de rest-house pour surfeurs suicidaires.

La maison de John : une bicoque au bois rongé par le sel. Deux pièces. Une pour manger, l'autre pour dormir. Le salon, c'était la plage. Le lit, la nuit sur la mer. La troisième pièce, sans fenêtre, était séparée du reste de la maison. Cette pièce, John l'avait construite pour peindre loin du bruit des corps, séparé par ce qu'il croyait être une armure miroitante...

John. Fils de l'âge du silence. Sans bruit, sans drame, il avait posé sa vie au bord de la société. Pas de papiers, pas d'assurances, pas de traces de factures, pas de téléphone et encore moins de fax ou d'internet. La maison appartenait à une vieille fille habitant aujourd'hui Sydney pour qui la bicoque n'avait aucune valeur. John la sous-louait à une agence de notariat qui, moyennant commission, reversait le loyer en liquide à la femme d'Australie. Cet arrangement durait depuis cinq ans : la propriétaire échappait ainsi aux impôts, l'agence prenait son pourcentage et John n'apparaissait sur aucun papier.

La maison fonctionnait grâce à un groupe électrogène, l'eau courante provenait du puits. Pour téléphoner, il allait au village — Piha, la bourgade voisine. Son seul véhicule, une moto de marque Yamaha érodée par le sel, n'avait même pas de carte grise. Quant au chauffage, la cheminée suffisait aux hivers toujours très doux.

John était seul. Seul avec sa maladie, seul avec sa conscience. Elle-même manquait cruellement de repères. Lui manquait de tout.

C'était un de ces matins radieux où le soleil, flânant encore à l'horizon, imprégnait chaque chose d'une lumière tendre et crue. Midi serait de canicule.

John, lui, travaillait dans la pièce sans fenêtre, coupé du reste du monde. Statue humaine, il observait le temps suspendu au bout de son pinceau. Bientôt, des petits dragons de lumière jaillirent de la terre, formant une épaisse toison d'argent sur le visage de femme endormie en contrebas de son esprit... Ses pensées s'articulèrent autour de la toile, vieille de quelques jours. Le visage de la fille semblait le regarder d'un air narquois : malgré la vitre teintée qui le séparait d'elle lorsqu'il l'avait peinte, c'était comme si le modèle avait saisi le tourment de l'artiste invisible. Et lui n'avait su que dégager la moue ironique de ce visage...

John souffrait d'épilepsie temporale. À l'instar de Dostoïevski ou Proust, il s'efforçait de mettre ce syndrome au service de fins créatrices. Toutefois, il lui était difficile de maîtriser ces crises : on le poursuivait, et ce « on », c'était toujours lui, avec ses angoisses, ses phobies. Rongé par la gangrène d'un ego décalcifié, John s'étiolait de jour en jour, à peine capable de marcher parmi les autres humains. À travers la peinture, une partie de sa personnalité cherchait à se procurer de manière fantasmatique des satisfactions auxquelles il n'avait plus accès dans la réalité.

John s'en rendait compte. Parfois.

Un vent glacé souffla dans son esprit, soutenu par le vacarme assourdissant des réacteurs d'un avion long, très long courrier. Qui sait ? Il le mènerait peut-être jusqu'à son passé... En attendant, l'homme observa son présent, englué dans la gouache. Le visage de la jeune fille était sans équivoque ; il ne pourrait plus se cacher longtemps. Signe annonciateur de tempêtes à venir, la commissure des lèvres se pinçait : mépris,

rejet, indifférence face à la mort. Le tableau était presque achevé. Il ne manquait plus que le « John's touch ! » comme il disait en rigolant. C'est-à-dire avec un peu de lucidité.

Allégorie de l'instant. L'homme saisit son pinceau, évalua ses maigres chances de réaliser une œuvre réaliste et, d'une main fébrile, peignit les formes et les couleurs de ces quelques mots :

*Mon pauvre amour.  
Tu es une sépulture  
Un rêve morbide :  
Je m'endors en rupture  
Et tombe dans ton vide.*

Bravo. Maintenant, le tableau était achevé.

Une pauvre chose, songea-t-il sans fausse modestie. Inutile de signer : on ne signe pas son arrêt de mort. John regarda le heï-tiki accroché au mur de la pièce, caressa ses formes sensuelles, déformées. Les yeux de nacre de la statue maorie l'observaient : des yeux de fou. Des yeux qui semblaient lui dire « Good morning, sir »...

Il passa de l'autre côté du miroir.

Encore un peu bouleversé par ce qu'il venait de voir de lui, le peintre erra un moment sur le parquet domestique de la chambre. La maison, tout occupée au silence, semblait l'écouter marcher. Derrière la vitre teintée, les yeux nacrés du heï-tiki le suivaient à travers la pièce.

On l'épiait.

John accrocha ses mains à la poutre du salon. La lame de rasoir qu'il portait autour du cou sortit sa tête

coupante de sa chemise déboutonnée. Aussitôt, une nausée fit chavirer ses réminiscences et repoussa un peu plus son inconscient vers ses vieux sophismes... Le souffle court, John regarda le ciel lumineux qui soudain l'aveuglait. Une forme passa dans l'air du temps, une chose sans ailes qui disait : « Vivre, ou comment extraire le dard d'une guêpe en vol... »

Quand Ann Waitura passa le barrage qui bloquait l'accès à la plage de Devonport, Fitzgerald était déjà penché sur les lieux du crime. Il venait d'interroger le policier qui avait trouvé le corps mais lui et son rapport n'avaient pu lui apporter le moindre indice supplémentaire.

On avait balisé l'emplacement du cadavre à l'aide de piquets. Fitzgerald tendit une série de polaroids à la criminologue et examina les traces de sang mêlé au sable. Waitura reconnut Carol sur les photos mais son visage grimaçait d'une douleur que Mc Cleary avait su dissiper sur la table d'autopsie : les yeux exorbités de la gamine avaient vu la mort en direct.

Le Maori se releva, la mine austère : il cherchait quelque chose et ne l'avait manifestement pas trouvé.

Le soleil plombait la plage. Waitura laissa le policier suivre les traces anonymes sans dissiper son attention. Jack nota que le meurtrier avait traîné le corps sur quelques mètres : c'était la preuve qu'il avait tué Carol avant de la mutiler. À quatre pattes, il fouilla dans le sable alentour. Sa main survolait l'étendue granuleuse avec une douceur surprenante. Waitura ne savait tou-

jours pas ce qu'il cherchait. Enfin, Jack se releva, un air de triomphe sur le visage : ses doigts tenaient un petit bout de chair.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle.

Il lui lança un regard mauvais.

— Le clitoris.

Ann sentit grimper une sorte de reptile entre ses jambes. Très désagréable.

Il enfouit la chose dans un sachet de plastique avant d'inspecter les éventuelles traces de pas mais le sable était trop meuble pour tirer la moindre conclusion. Quand il se retourna, Waitura examinait toujours les photos. Elle releva la tête, se fendit d'un regard étonnamment doux (ses yeux noisette semblaient s'allonger à ce moment précis) et dit :

— Alors, capitaine, qu'en dites-vous ?

— Ce salaud ne l'emportera pas au paradis.

Il avait dit ça avec calme mais un inquiétant rictus déformait son visage. Pauvre diable.

\*

Ils achetèrent un sandwich à la volée d'une échoppe. Midi tapait dans le temps comme une brute ordinaire. La Toyota roulait le long de champs encore verdoyants. Jack balança la fin de son sandwich au thon par la vitre ouverte. Une mouette en vol le manqua de peu. Ann avait à peine entamé le sien. Les tomates avaient un sale goût rance. Elle reprit le dossier où elle l'avait laissé.

— Carol travaillait à l'abattoir de Devonport, un endroit où j'imagine la sensualité réduite à un tablier de plastique pour éviter que le sang des bestiaux n'in-



feste la peau. Son premier job après le collège et une année passée à glander...

— Qui vous a raconté tout ça ?

— Katy Larsen, sa colocataire. Je l'ai eue tout à l'heure au téléphone. Quant à Carol, inutile de chercher du côté de ses parents : ils habitent Wellington et ont coupé les ponts avec leur fille depuis deux ans. C'est une famille très croyante qui avait mis tous ses espoirs dans leur fille unique. Ils n'ont jamais accepté qu'elle abandonne ses études.

— Vous leur avez téléphoné aussi ?

— Oui. J'ai jugé que cela nous ferait gagner du temps.

Fitzgerald ne protesta pas. Il en avait marre de jouer au dictateur.

Ann commençait à saisir la façon de prendre ce type : être discrète, poser les questions pertinentes au moment où il s'y attendait le moins et défendre son territoire coûte que coûte. Après quoi, il deviendrait doux comme un agneau — si aucun prédateur ne venait à traîner dans ses environs.

Ils passèrent les grilles de l'abattoir à cochons, un des rares en Nouvelle-Zélande qui, grosso modo, possède un humain par tonne de moutons.

L'usine était un endroit à la stérilité sordide où pesait l'effroyable odeur d'une mort réglementée. Plus loin, du sang coagulé faisait une pyramide gluante dans un hangar. Un vieux Maori aux paupières lourdes nettoyait les résidus d'hémoglobine à l'aide d'un Karcher. Waitura détourna les yeux pour oublier l'odeur de tripes qui lui nouait le ventre. Jack était déjà dans le bureau du petit chef, un dénommé Moorie.

Le recruteur ne connaissait pas bien Carol, et encore

moins ses éventuels ennemis. L'interrogatoire dura le temps d'une cigarette. Fitzgerald connaissait ce type. On l'avait embarqué l'année dernière parce qu'il tabassait sa femme. Et un type qui tabasse sa femme est trop lâche pour commettre des crimes. Les ouvriers, eux, faisaient la pause : Bashop se chargerait de les interroger... Dès lors, la cigarette écrasée sous sa semelle, Jack se fendit d'un direct :

— Bon, tirons-nous. Cet abruti ne nous apprendra rien de plus.

La criminologue envoya un regard stupéfait au recruteur, lequel haussa les épaules comme s'il avait l'habitude de se faire envoyer sur les roses.

Dans la cour, le policier croisa un camion rempli de bestiaux effrayés. Les groins jaillissaient entre les grilles de la remorque, cherchant l'air susceptible de les sauver.

\*

Katy Larsen et Carol Panuula habitaient une maison proprette dans un lotissement aux allées fleuries : Takapuna, ville côtière sans grand intérêt au nord d'Auckland. Comme beaucoup de nouveaux arrivants sur le marché du travail, les deux gamines louaient la maison à la semaine : deux cents dollars, jardinier et charges inclus. Le fait d'habiter assez loin de la cité leur permettait de vivre dans un endroit agréable et malgré la promiscuité d'une colocation, d'être très tôt indépendantes.

Bien que sa mine fût défectueuse, Katy Larsen était une blonde aux yeux bleu satiné, taille moyenne, bien faite. Sa frimousse parsemée de taches de rousseur assez dis-

crêtes pour être remarquées lui rendait en charme ce qu'elle perdait en plastique pure.

Le salon était une pièce improvisée deux ans plus tôt et jamais achevée. Une caisse retournée faisait office de table. Aux murs, quelques photos où les gamines se pavanaient aux bras de jeunes types souriants. Jamais les mêmes. Le reste était simple et sans véritable goût, avec des couleurs pastel et de la récupération.

Katy prit place sur une chaise de jardin. Jack demanda s'il pouvait fumer après avoir allumé sa cigarette. Katy poursuivait ses études de chinois à l'université ; la nouvelle du décès de Carol l'avait plongée dans un état pitoyable. Après une période de mise en confiance, la criminologue entra dans le vif du sujet :

— Carol avait-elle des amis ? Vous m'avez dit au téléphone qu'elle connaissait beaucoup d'hommes...

— Beaucoup, façon de parler... rectifia Katy sans saisir les subtilités d'un interrogatoire. Disons que Carol aimait plaire. C'est humain. Elle était jeune, pas timide, gaie et, malgré son physique plutôt commun, attirait beaucoup les hommes.

Jack sourit : décidément, les gamines ne peuvent pas s'empêcher d'assassiner leur meilleure copine.

— Quel genre d'hommes ? Des jeunes ou des gens plus âgés ?

— Des Blancs. Souvent un peu plus vieux...

— Vingt-cinq, trente ans ?

— Rarement plus vieux. Des étudiants, des avocats, des artistes parfois...

— Artistes ?

— Carol m'a raconté une histoire bizarre, un peintre qui la prenait comme modèle...

— Vous connaissez son nom ?

— Non.

— Où est son atelier ?

— Je ne me souviens pas bien, marmonna-t-elle entre ses jolies lèvres. Je crois qu'elle ne me l'a jamais dit...

— Ce peintre, c'était un grand brun ? coupa Jack au hasard (il connaissait l'étrange faculté qu'ont certaines jeunes filles à fabuler et préférait lui sabrer l'herbe sous le pied).

Katy hésita une seconde mais le policier sut qu'il ne s'agissait pas d'un mensonge : juste la déception de ne pouvoir en savoir davantage.

— Non, dit-elle, Carol ne l'avait jamais vu.

— Vous voulez dire qu'elle n'est jamais allée au rendez-vous ? poursuivit Waitura.

— Si, si ! confirma Katy. Mais quand elle posait, elle ne le voyait pas.

— Comment ça ?

— Eh bien, d'après Carol, elle n'avait qu'à se rendre à son atelier, à se déshabiller et à rester là pendant une heure. L'argent était sur la table. Cent dollars. Une somme qu'elle ne pouvait pas refuser si elle voulait quitter l'abattoir...

— Comment pouvait-elle être peinte si l'artiste ne se trouvait pas là ? s'étonna Waitura.

— Alors là, je n'en sais rien ! Peut-être qu'il l'espionnait...

— Y est-elle retournée ?

— À l'atelier ? Je crois, oui... En fait, Carol m'en a parlé la première fois. Elle avait un peu peur. Ensuite, elle ne m'en a plus jamais parlé.

— Et vous trouvez ça normal ?

Katy haussa les épaules.

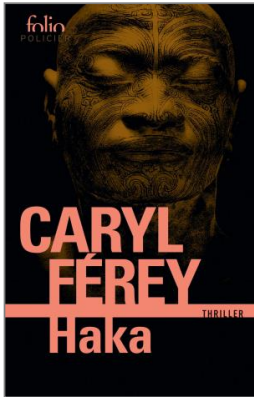
# Haka

ÉDITION REVUE

D'origine maorie, Jack Fitzgerald est entré dans la police après que sa fille et sa femme ont mystérieusement disparu sur une île de Nouvelle-Zélande. Pas la moindre trace. Juste la voiture vide et le souvenir d'un geste de la main, d'un sourire radieux... Vingt-cinq ans ont passé. Jack est devenu un solitaire rapide à la détente, un incorruptible « en désespoir stationnaire ». La découverte sur une plage du cadavre d'une jeune fille au sexe scalpé ravive l'enfer des hypothèses exacerbées par le chagrin. Aidé par une brillante criminologue, Jack, devant les meurtres qui s'accroissent, mènera l'enquête jusqu'au chaos final...

## CARYL FÉREY

Écrivain, voyageur et scénariste, Caryl Férey s'est imposé comme l'un des meilleurs auteurs de thrillers français en 2008 avec *Zulu*, Grand Prix de littérature policière 2008 et Grand Prix des lectrices de *Elle* Policier 2009, avec *Mapuche*, prix Landerneau polar 2012 et Meilleur Polar français 2012 du magazine *Lire*, et, plus récemment, *Condor*.



# Haka

## Caryl Férey

Couverture : D'après photo  
© Rob Castro/Arcangel Images.

Cette édition électronique du livre  
*Haka* de Caryl Férey  
a été réalisée le 08 décembre 2020  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072927591 - Numéro d'édition : 375185).

Code Sodis : U37491 – ISBN : 9782072939365  
Numéro d'édition : 378567.